

## FRÉDÉRIC MAIRION.

Le 14 août 1887 l'Université catholique de Louvain a perdu un des derniers survivants de ses ouvriers de la première heure et l'un de ses maîtres les plus éminents, M. Frédéric Hairion, professeur émérite, commandeur de l'Ordre de Léopold, décoré de la croix militaire, ancien président de l'Académie royale de médecine de Belgique.

Il appartenait à cette forte génération qui émergea du désarroi de la révolution belge et sut la faire accepter. Les années avaient eu peu de prise sur lui ; les approches de la 80<sup>e</sup> même ne l'avaient pas courbé. Nous le revoyons encore, très droit dans sa cravate blanche, avec ce port un peu raide dont les anciens officiers ne se défont jamais, la parole nette et le geste rare des hommes habitués à être écoutés et obéis, l'œil petit mais perçant des myopes habitués à regarder de près choses et gens.

Son abord froid n'attirait pas : sa réserve était prise pour de la sévérité ; on apercevait plus tôt la fermeté de son esprit que sa bonté, et son inflexibilité sur les principes que son indulgence pour les hommes, mais un examen plus attentif découvrait bientôt sous la froide correction du dehors un cœur chaud, bienveillant et généreux. Et alors ceux qui l'estimaient seulement se mettaient à l'aimer, et à s'attacher d'autant plus à cette haute personnalité qu'ils apprenaient à la connaître davantage. Dans nos Musées les foules ne vont pas d'emblée aux œuvres les plus parfaites, les œuvres éclatantes les attirent davantage ; les vrais connaisseurs seuls se détachent, approchent et admirent. Pour Hairion, comme pour certains maîtres flamands, il fallait approcher : dans l'intimité seulement se dégageait peu à peu « sa noble physionomie, cette fine, forte et calme image de l'ordre dans la vertu. »

Une main d'ami et d'artiste a retracé la vie — si digne d'être proposée en exemple — du professeur, de l'homme de science et de l'homme privé (1).

(1) Discours de M. le Dr Cousot, 27 juin 1878, Louvain, Ch. Peeters, édit.

Elle n'a rien laissé à faire aux biographes futurs et on nous saura gré de la citer beaucoup.

« Le premier sentiment, que j'éprouvai en approchant de plus près pour étudier votre vie et vos travaux, tint presque de l'étonnement : je l'avoue, Maître, quelle que fût la haute opinion que m'avaient laissé le souvenir de vos leçons et la lecture de quelques-uns de vos mémoires, je soupçonnais à peine l'importance de vos œuvres, la grandeur des services que vous avez rendus à la patrie, la valeur et le désintéressement de votre enseignement; c'est que la simplicité et l'ordre, la dignité et la modestie donnent à votre physionomie quelque chose de si correct que rien n'y semble saillant et qu'on en soupçonne à peine la grandeur cachée sous l'uniformité de la perfection : c'est un lac dont la surface calme et tranquille laisse à peine soupçonner l'inépuisable richesse, mais dont les eaux fécondes vont répandre au loin la fertilité et l'abondance. » Ainsi s'exprimait M. Cousot, le jour où les élèves anciens et actuels de l'éminent professeur offrirent à leur vénéré maître son buste en marbre.

—

Né à Beaumont en 1807, M. Hairion passait, au son du canon de la bataille de Louvain, *summâ cum laude*, ces derniers examens de médecine et dès le lendemain le droit d'être utile qu'il venait d'acquérir s'exerçait dans les ambulances. L'année suivante il était à Paris au moment où le choléra y faisait sa première et sa plus foudroyante apparition. Le jeune médecin, qui venait demander à la grande ville hospitalière l'achèvement de son éducation médicale, paya bravement sa bienvenue de son dévouement dans les lazarets du quartier de Popincourt.

En 1835 il est attaché à l'hôpital militaire de Louvain. « Jusqu'à l'époque de votre retraite — dit son éloquent panégyriste — vous ne quitterez plus ces salles que vous avez illustrées et dans lesquelles vous allez rendre tant d'éclatants services. Dès votre arrivée vous êtes chargé du service des maladies vénériennes et de celui des maladies cutanées : bientôt après vous prenez le service des ophthalmiques... En octobre 1839 le ministre de la guerre décide que les hommes jugés impropres au service, pour cause d'affections oculaires, seront dirigés

sur l'hôpital militaire de Louvain ; le 1<sup>er</sup> décembre suivant il prescrit que tous les pensionnés pour affections des yeux se rendront trimestriellement au même établissement pour y être examinés ; en mars 1841, le ministre décide qu'aucun militaire ne sera proposé pour la réforme du chef d'affections oculaires, s'il n'a subi un traitement régulier dans l'institut ophthalmologique de Louvain. Vous êtes désigné comme secrétaire de la commission des pensions et chargé de la direction de l'Institut : c'était justice, vous seul l'aviez créé et chacune de ces utiles mesures avait été prise en suite de vos mémoires qui en démontraient l'urgence. »

« Tel est le court historique de ce célèbre institut dont vous seul étiez l'âme. Un grand nombre de soldats menacés de cécité et à la charge du trésor, y sont guéris. Les pensions sont soumises à des principes fixes et à des formules précises. Les résultats désastreux de certaines méthodes de traitement sont démontrés ; des lois nettement formulées règlent une thérapeutique jusque là livrée à l'empirisme ; pendant plus de trente années, les élèves et les médecins militaires viennent y puiser un puissant enseignement et le goût des études spéciales. »

« On se souvient trop peu que la clinique ophthalmologique de Louvain était alors la seule en Belgique, et qu'elle peut réclamer une large part dans les progrès qu'a faits dans notre pays cette branche de l'art de guérir. » Le jour où sonna pour le médecin militaire l'heure de la retraite, en 1867, l'Université perdit l'accès des locaux militaires et transporta pour le professeur qu'elle était heureuse de garder, la clinique des affections oculaires à l'hôpital St-Pierre : elle ne perdit rien au transfert, car la réputation du Maître attira bientôt à l'hospice civil plus de malades que l'hôpital militaire n'en pouvait fournir.

L'agrégation de M. Hairion à l'Université catholique date de 1836. Chargé du cours d'hygiène, il y joignit bientôt à cette attribution une clinique des maladies vénériennes et cutanées.

L'ordre, la méthode, la précision, la logique, telles furent les qualités maîtresses de son enseignement. Le professeur n'a jamais cherché l'éclat de la forme, la correction lui suffisait : plus préoccupé d'instruire son auditoire que de le charmer, et d'être utile que d'être brillant, l'élégance du discours lui importait beaucoup moins que la clarté et

la concision. Mais si nous avons entendu des orateurs plus séduisants, dans aucune des nombreuses universités belges ou étrangères que nous avons visitées, nous n'avons rencontré un clinicien plus complet. Quarante-sept générations d'élèves ont suivi avec une attention religieuse ces admirables cliniques où ils apprenaient à examiner un malade avec précision ; à se rendre un compte exact de la lésion fonctionnelle ou organique qu'il présente ; à étudier de près le processus morbide qu'il s'agit de détourner, de réprimer ou de diriger ; à discuter enfin le choix des moyens thérapeutiques qu'il convient de mettre en œuvre. L'esprit droit et logique du maître enseignait ainsi la *médecine des indications* avant que le mot fût trouvé et, comme il était le pathologiste le plus savant, l'hygiéniste le plus complet, le thérapeute le plus riche en ressources, et que son sens pratique égalait son érudition, ses cliniques étaient d'un prix inestimable. Cet enseignement si solide, si élevé et si fécond a toujours été apprécié comme il le méritait, et lorsque la Faculté perdit Noël — qui avait hérité des cliniques de M. Hairion — le collègue chargé de faire l'éloge du jeune professeur ne crut pouvoir le louer mieux qu'en montrant avec quel soin le jeune clinicien avait gardé les traditions de l'ancien et combien il promettait de lui ressembler un jour.

M. Hairion a été le modèle accompli de toutes les vertus professorales et le meilleur souhait que l'on puisse former pour la prospérité et la gloire de l'Université, c'est qu'elle ait toujours des serviteurs aussi dignes, aussi aptes et aussi zélés que lui.

Aucun professeur n'a apporté dans ses relations avec ses collègues plus de correction et de courtoisie ; aucun n'a mis de soins plus scrupuleux dans l'accomplissement de la tâche quotidienne ; aucun n'a mis de plus hautes facultés ou un dévouement plus absolu au service de l'œuvre commune, l'éducation de médecins chrétiens.

Le professorat n'a pas absorbé toutes les forces vives de M. Hairion et ne l'a pas empêché d'être un publiciste fécond. La liste de ses œuvres est longue (1). Les principales traitent des granulations pal-

(1) Voir p. 338. Dans les *Annales d'oculistique* plus de vingt articles importants ; dans les *Archives militaires*, plus de trente articles ou mémoires ; dans le *Bulletin de l'Académie*, quarante discours, rapports, travaux.

pébrales, de l'ophtalmie gonorrhéique, du tannin, du collodion, de l'occlusion palpébrale, du favus, de l'abus des collyres irritants. Puis c'est un nombre considérable de rapports académiques portant sur les sujets les plus variés et témoignant d'une surprenante érudition. Articles, mémoires, rapports, tous ces écrits portent la même empreinte et sont remarquables par la netteté des vues, la clarté de l'exposition, la logique des déductions et la sobriété du style. Les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'analyser ici toutes ces productions : il en est deux cependant auxquelles il faut nous arrêter un instant.

A propos des mémoires sur le tannin, M. Cousot a pu dire, sans rien exagérer : « Nous n'avons rien lu de plus exact, de plus complet de plus ingénieux que ces expériences sur l'action toxique et thérapeutique d'un médicament ; aussi les déductions pratiques s'imposent avec une telle autorité que depuis ce travail et celui sur l'emploi des collyres mucilagineux, on peut dire que le traitement local des ophtalmies a été complètement modifié. »

Et il ajoute, appréciant la seconde série des publications que nous ne pouvons passer sous silence : « L'une des plus brillantes phases de votre vie scientifique a été cette lutte longue et passionnée que presque seul, vous avez soutenue dans la presse, dans les revues, à la tribune de l'Académie, pour faire triompher une vérité scientifique et les droits de la justice dans la grave question de l'ophtalmie des armées. C'est à votre ferme et loyale attitude, à vos nombreux et savants mémoires, à votre lumineuse discussion que la Belgique et l'Europe sont redevables d'avoir maîtrisé ce fléau redoutable. C'était en 1834 : un fait grave venait de se passer ; le célèbre Jungken, professeur d'ophtalmologie à Berlin, appelé par le gouvernement belge, attribuant avec raison l'opiniâtreté du fléau à la présence des granulations palpébrales, avait fait renvoyer dans leurs foyers les soldats atteints qui, au nombre de 4,500, avaient été infecter les populations et y implanter une lésion considérée comme incurable. Les conséquences de cette fatale mesure avaient été désastreuses. Or, à peine entré au service, vous commencez vos recherches sur le traitement des granulations ; quelques mois après vous êtes en position d'affirmer la curabilité de cette affection par le nitrate d'argent ; bien-

tôt, sur les données de vos importants mémoires, l'institut ophthalmique, dont nous avons tracé le glorieux historique, et la commission des pensions vinrent autant que possible réparer le mal. »

L'inspecteur général du service de santé, qui était en même temps le président de l'Académie, soutenait que l'ophtalmie régnante dans l'armée ne différait pas de celle qu'on rencontre dans les populations, et n'était qu'une conjonctivite. Cette thèse entraînait les conséquences les plus graves : triomphante, c'était le gouvernement libéré de toute responsabilité vis à vis des miliciens. Par des recherches expérimentales et par des faits, M. Hairion établit la contagiosité et l'infectiosité de l'affection : après avoir appris à maîtriser le fléau, il montra aussi la manière de réparer ses ravages et son énergie et son talent parvinrent à faire adopter des conclusions qui indiquaient au gouvernement ses devoirs envers les victimes. L'homme de science n'a pas toujours l'occasion de devenir un bienfaiteur public : Hairion a eu cet honneur et cette grande joie.

Avec l'assistance des rédacteurs des *Annales d'oculistique*, M. Hairion organisa le Congrès international d'ophtalmologie qui se réunit à Bruxelles, pour étudier la grave question de l'ophtalmie des armées, et la voix de ses collègues l'appela à présider la première section de cette session où vingt quatre gouvernements avaient envoyé des délégués. Pareil honneur lui fut décerné encore en 1875, au Congrès international des sciences médicales, par la section d'ophtalmologie.

En 1878 nous trouvons M. Hairion dans la plus haute situation qu'un médecin puisse ambitionner ; il est président de l'Académie de médecine et le ministre le choisit pour représenter dignement la Belgique à l'Exposition universelle de Paris.

D'autres honneurs encore sont venus à celui qui ne les recherchait pas, mais les méritait si bien : les étudiants reconnaissants lui offrirent son buste et le Roi le nomma Commandeur de l'ordre de Léopold. Son haut mérite reçut ainsi toutes les consécérations.

Si chez les hommes supérieurs le caractère et le cœur ne sont pas toujours à la hauteur de l'intelligence, chez Hairion l'homme privé était aussi admirable que l'homme de science et nulle vie ne fut plus

sagement ordonnée, plus droite, plus digne, ni hélas ! plus éprouvée que la sienne.

« Aucune existence n'est complètement jugée, aucune vertu n'est achevée sans l'épreuve de l'adversité. Celle-ci donne à la vie du chrétien la douceur dans la résignation et le courage dans le détachement ; elle répand sur nous comme un avant goût des choses de la grande patrie où nos joies se sont envolées avec nos illusions. Or, pour que rien ne manquât à la vie de cette âme, il a plu à Dieu de la frapper coup sur coup dans ce qu'il y avait de plus intime dans ses affections. C'est au moment de l'épanouissement de sa double maternité qu'il reprit à M. Hairion la compagne bien aimée de sa vie, puis bientôt après, un de ses fils. »

Les épreuves ne sont pas finies : dans l'éroulement de toutes les joies de la famille il lui restait une chère tête sur laquelle il avait reporté toutes les affections de son âme, un beau jeune homme aux plus grandes espérances, et qui allait atteindre sa 19<sup>e</sup> année quand un mal implacable le saisit. Dès la première heure l'œil attentif du père vit le nouveau sacrifice auquel il fallait se préparer. Pendant deux mois Hairion assista à la lente extinction de son dernier fils, le visage souriant, afin que l'enfant ne soupçonnât pas ses angoisses et ne pût pas demander, comme Isaac, où donc est la victime ?

Les espérances de l'autre vie peuvent seules soutenir l'homme dans d'aussi poignantes épreuves : Hairion les traversa avec ce courage tranquille que les premiers chrétiens apportaient au martyre, et aucune plainte ne sortit des lèvres de ce vieillard laissé seul, debout, au milieu des croix qu'il avait plantées sur les tombes où gisait son cœur.

Le deuil use plus que le travail et, à bout de forces physiques, le vétéran demanda, en 1883, à être enfin déchargé du fardeau qu'il avait si vaillamment porté pendant quarante-sept ans. L'éméritat cependant ne fut pas pour lui le repos : on ne rompt pas du jour au lendemain les habitudes de toute la vie. Les sciences évoluent sans cesse, l'esprit humain marche, qui n'avance plus recule et déchoit, or, l'ancien maître voulait se tenir au courant du mouvement scientifique, parce qu'il tenait à rester, comme par le passé, pour ses anciens élèves devenus ses collègues, un stimulant, un conseil et une direction.

L'an dernier, tout à coup, il tomba sans parole et sans mouvement :

on crut qu'il allait rejoindre ses chers morts. Ce n'était pas la fin, ce n'était qu'un avertissement, et quelques jours plus tard, la liberté des mouvements, de la pensée et de l'expression lui était rendue. L'ancien clinicien si clairvoyant n'était pas homme à se faire illusion : il n'avait pas à mettre l'ordre dans ses affaires — l'ordre avait régné dans toute sa vie et en avait réglé tous les détails — mais il ferma ses livres... et il attendit patiemment l'heure que la Providence cache à tous les yeux, même à ceux qui savent la regarder venir sans se troubler.

Le 13 août il fit sa promenade habituelle et manda son confesseur. Le lendemain matin, comme il se préparait à se rendre à l'église, il se sentit mal à l'aise et appela au secours. Les secours arrivèrent, mais furent inutiles : une heure plus tard Frédéric Hairion n'était plus.

Ses funérailles se firent dans une ville dépeuplée par les vacances académiques, sans discours et sans pompe, comme lui-même l'avait ordonné.

Ainsi finit cette noble, chrétienne et utile existence, dans un coup de foudre, comme ces chênes vigoureux que les ans ni les tempêtes n'ont pu courber.

EUGÈNE HUBERT.

---